

POÈMES

TRADUITS DU SILENCE



PAR PHILIPPE MARTINEAU

à propos de cette édition

<u>LE CHEMIN</u>	<u>1</u>
<u>ELLE</u>	<u>2</u>
<u>BAPTÊME</u>	<u>3</u>
<u>LE CYGNE</u>	<u>4</u>
<u>LE CYGNE - II</u>	<u>5</u>
<u>PAROLES DE LÉDA</u>	<u>6</u>
<u>L'ÉTANG</u>	<u>7</u>
<u>EAU DOUCE</u>	<u>8</u>
<u>NAÏADE</u>	<u>9</u>
<u>PAROLES DE STATUE</u>	<u>10</u>
<u>À UNE STATUE</u>	<u>11</u>
<u>À FLORE</u>	<u>12</u>
<u>LORELEI</u>	<u>13</u>
<u>NUQUE D'ANCOLIE</u>	<u>15</u>
<u>REGRET</u>	<u>16</u>
<u>RENDEZ-VOUS</u>	<u>17</u>
<u>CARMEN</u>	<u>18</u>
<u>PAROLES D'APHRODITE</u>	<u>19</u>
<u>LÉNORE</u>	<u>21</u>
<u>LE CORBEAU</u>	<u>22</u>
<u>L'AIGLE NOIR</u>	<u>23</u>
<u>L'AIGLE GRIS</u>	<u>24</u>
<u>L'AIGLE FIXE</u>	<u>25</u>
<u>L'AIGLE NOIR - II</u>	<u>26</u>
<u>LE REVENANT</u>	<u>27</u>
<u>L'AIGLE BLEU</u>	<u>28</u>
<u>L'AIGLE ROUGE</u>	<u>29</u>
<u>L'AIGLE-FEU</u>	<u>30</u>
<u>LE PHÉNIX</u>	<u>31</u>
<u>CIEL</u>	<u>32</u>
<u>URANUS</u>	<u>33</u>

édition 2016 - version 26 mai 2017

auteur :

[philippe.jean.martineau@gmail.com](mailto:philippe.jean.martineau@gmail.com)

site éditeur « en MOT dièse » :

<http://enmotdiese.free.fr/>

illustration de couverture :

collage de Martine Marchand, dite « Mine »

[avis des lecteurs](#)

[autres E-books de l'auteur](#)

[autres auteurs](#)

**[TABLE](#)**

## LE CHEMIN

Où mène ce chemin  
qu'on suit depuis toujours ?  
Il mène au lendemain  
et s'oppose au retour.

C'est là que le bonheur  
est l'objet d'une quête  
et que le promeneur  
mendie d'être poète.

J'y fais aussi la manche,  
à l'affût d'autres vers :  
c'est pour ma page blanche...  
pour y voir à travers.

# ELLE

Ne s'ouvre que cueillie  
loin de l'allée  
étrangère au jour

## BAPTÊME

Un peu de larme enfreint  
la pudeur des paupières

un peu de larme en train  
d'aquareller ta joue

un peu de larme frêle  
où frétille un soleil  
où s'inquiète une flamme  
en quête d'acajou

## LE CYGNE

Que de roseaux s'alignent  
et font la révérence !  
c'est en l'honneur d'un cygne,  
qui désormais s'avance.

Les roseaux, amarrés,  
coupent l'air et se penchent,  
comme pour effleurer  
la silhouette blanche.

Son sillage insinue  
que ses immenses ailes  
n'auront jamais connu  
le vertige du ciel.

Il poursuit jusqu'au bord  
et meurt en le touchant,  
et l'on entend encore  
la chute de son chant.

## LE CYGNE - II

Alors qu'au creux d'un saule est amarré l'étang,  
alors que l'eau se meurt et renonce à son règne,  
voici qu'un cygne pur hérite de l'instant  
et trône à la surface – où des cheveux se baignent.

C'est un cygne sacré, que la naïade attend  
et pour qui elle a teint ses cheveux, et les peigne.  
Et voilà qu'il l'effleure – et la décoiffe autant –  
avant que d'effeuiller les algues qui la ceignent.

— Impossible entre nous, gémit-elle... en partant.  
Lui, il tait sa douleur – au point que rien ne saigne.  
C'est un cygne muet, mais dont le cœur s'entend  
chaque fois que l'eau dort et la nymphe se peigne.

Alors qu'au creux du saule est amarré l'étang,  
alors que l'eau se meurt et que la rive règne,  
le cygne en majesté rejoint le cours du temps  
avec au fond des yeux deux larmes qui s'étreignent.



## PAROLES DE LÉDA

Le cygne était au bord  
et moi si près de lui  
que je l'ai cru d'abord  
plus vaste que la nuit.

Il couvait en son bec  
une innocente foudre  
et ce qu'il fit avec  
parvint à me découdre.

Ce fut comme un éveil  
au fin fond de mon nid...  
avant que me réveille  
un craquement de lit.

Mais quand je me rendors  
et retrouve ce rêve,  
je suis pucelle encore  
et attends sur la grève.

## L'ÉTANG

Une nuit s'est éclosé  
au milieu de l'étang,  
et son étoile rose  
éclaire par instants.

Les ondes se sont tues  
au passage du cygne,  
et craignent qu'il ne tue  
ce que ses yeux désignent.

Plus grand-chose n'est bleu  
lorsque l'oiseau s'élançe,  
et l'on entend qu'il pleut  
quand revient le silence.

Une larme est tombée  
et un cercle l'entoure.  
Est-ce un début d'ondée  
ou la fin d'un amour ?

Le cercle disparaît  
et l'eau redevient lisse,  
et quand le mauve est prêt  
les nymphéas fleurissent.

Et parmi les pétales  
qu'on détache en rêvant  
il en est un, plus pâle,  
qui part avec le vent.

Maintenant qu'on est seul,  
la surface de l'onde  
est comme le linceul  
d'une vie plus profonde...

Mais le pétale au vent  
est retombé au sol,  
plus pâle que vivant.  
Est-ce la fin du vol ?

Le silence en dit long  
sur celle que j'attends,  
et l'écho du vallon  
le reedit en partant.

## EAU DOUCE

Le lac était nocturne et la rive lointaine,  
et ma présence ici ne pouvait qu'intriguer,  
entre la lune d'eau qui dérivait à peine  
et le songe diffus des saules fatigués.

Une ondine soudain se sentit attouchée :  
ma paume était coupable et sa nuque complice.  
La réponse à son cri fut celle des rochers  
et le trouble des eaux témoigna du délice.

Mais le jour aussitôt la rendit transparente  
et – quoi qu'elle fût ceinte – aussi lâche qu'un pleur ;  
et ce qui reste d'elle est une eau différente,  
un sillage sans cygne et un sang sans couleur.

## NAÏADE

La voici qui affleure,  
ou tout au moins s'esquisse,  
un peu comme une fleur  
échappée des abysses.

Cette sève montante,  
afin d'être cueillie,  
éveille l'eau dormante  
et s'y épanouit.

Ignorant qui elle est,  
je demande son nom,  
mais le flot est muet  
et l'écho a dit : « non ».

Jusqu'à ce qu'une larme,  
que j'avais retenue,  
en tombant comme une arme  
déflore l'inconnue.

## PAROLES DE STATUE

Tu as choisi ce parc  
en guise de décor,  
et bientôt m'y remarques.

Qu'il est doux cet instant  
où je feins d'être morte  
et vierge pour cent ans.

Mais tu feins d'être ailleurs,  
alors que je t'attends  
au fond de la feuillée.

Que n'entends-tu le cœur  
qu'un ciseau m'a taillé  
dans le roc intérieur ?

Ne vois-tu donc en moi  
qu'une simple statue  
étrangère à l'émoi ?

C'est toi qui es de marbre !  
et ton sang bouge moins  
que la sève des arbres.

## À UNE STATUE

Est-ce à cause du jour  
que ta paupière est close,  
ou du fait que ta pose  
est celle de l'amour ?

Est-ce à cause d'un rêve  
qu'une larme t'a fuie,  
ou du fait que la pluie  
en fut la source brève ?

Est-ce à cause d'un cœur  
et de son battement  
que ton sein en ciment  
se délite en douceur ?

Tu sais que ta sandale  
est prête au premier pas,  
mais tu ne descends pas  
de la funèbre dalle.

Est-ce à cause du grand  
lierre qui t'emprisonne,  
ou du fait que personne  
ici-bas ne t'attend ?

## À FLORE

Statue !  
les orties se font douces  
à l'ombre de tes mains.

Une sève à tes pieds  
monte à pas de glycine  
et ne s'ouvre que mûre  
à hauteur de tes lèvres.

Le ciseau qui te fit  
n'alla pas jusqu'à l'âme  
tant le roc était dur.

Rien n'étonne tes yeux :  
ni un vol d'anémones  
ni mon rêve amoureux.

## LORELEI

Qui pose, à demi nue,  
allongée sur la grève,  
et comme revenue  
du naufrage d'un rêve ?

Sa chevelure rousse  
la masque comme au bal.  
Ô que cela me pousse  
à l'imaginer pâle.

Sans doute que sa peau  
naquit d'une caresse  
et qu'un avant-propos  
fit d'elle une déesse.

J'ignore à quelle envie  
son silence renvoie.  
Sera-t-elle ravie  
de connaître ma voix ?

*« Ô toi, que nul n'effleure,  
s'il est besoin d'un crime  
pour t'enivrer le cœur,  
j'en veux être victime.*

*Si ta nuque y consent  
puis-je la mordiller,  
ou faut-il qu'aucun sang  
n'en sorte scintiller ?*

*Et si ton sein frissonne  
puis-je l'aimer de près,  
ou faut-il que personne  
n'en tète le secret ? »*

N'ayant pas d'autre vœu  
que de la réveiller  
j'écarte ses cheveux,  
jusqu'à déshabiller

son pudique portrait :  
sa bouche à peine éclosé,  
et ses yeux déjà prêts  
à s'ouvrir – et qui l'osent...

...



Ce qui s'ouvre radieux  
et enfin me regarde,  
ce ne sont plus ses yeux...  
mais ceux de la Camarde !

... qui pose, à demi nue,  
allongée sur la grève,  
et comme revenue  
du naufrage d'un rêve.

À en croire le fleuve  
elle jouit de sang-froid,  
et si ses yeux m'émeuvent  
c'est que j'en suis la proie.

## NUQUE D'ANCOLIE

Quand l'ongle fut poli  
et la soie déplacée,  
ta nuque d'ancolie  
était à caresser.

Tu m'as plu sous la pluie  
quand le vent te voulait,  
je n'étais que poulie  
que ton fil affolait.

Plus rien n'est interdit  
quand nous sommes complets  
et que j'approfondis  
ta langoureuse plaie.

Quand l'orage furieux  
faisait tout pour te plaire  
je n'avais que mes yeux  
pour égaler l'éclair.

La lune s'est levée  
et s'ouvre comme un œuf :  
à croire que rêver  
enfante un regard neuf.

## REGRET

Ta nuque illuminée  
par l'envie d'être vue  
ne peut s'imaginer  
que prise au dépourvu.

Et je reste étonné  
de m'être retenu  
quand l'eau déboutonnée  
te servait de tenue.

Un peu de ride est né  
au fond de tes yeux gris,  
qui me fait deviner  
que ton rêve a maigri.

Car toutes ces années  
sans lueur aux vitraux  
reviennent asséner  
que ton cœur est de trop.

Ta nuque dessinée  
par l'envie d'être tendre,  
que ne l'ai-je tournée  
quand tu vivais d'attendre ?

## RENDEZ-VOUS

Une rose à la main  
et une marque au cœur,  
je longe le chemin  
qui mène à ta demeure.

Sachant que tu m'attends  
je ne musarde pas  
et j'accélère autant  
que possible le pas.

Crois-m'en, j'arriverai  
avant que la nuit tombe  
et je déposerai  
ma rose sur ta tombe.

## CARMEN

Comment savoir  
si tes cheveux au vent  
ont un cœur de tourterelle...  
ou un nid de frelons ?

Comment savoir  
si tes yeux tant rêvés  
ont l'autre part du rêve...  
ou ne sont que deux plaies ?

Comment savoir  
si tes lèvres carmin  
préparent un baiser...  
ou un cri de douleur ?

Comment savoir  
si ton sang d'aquarelle  
est celui qui me peint...  
ou celui que je perds ?

## PAROLES D'APHRODITE

*Les appas d'Aphrodite ne  
parviennent pas à détourner de  
la chasse le bel Adonis...*

Adonis !

Que n'entends-tu le pas  
de mon cœur singulier ?  
N'aimes-tu comme appas  
que ceux du sanglier ?

Faut-il que ton destin  
soit de traquer la bête  
quand je mène d'instinct  
une plus douce quête ?

Serait-ce que ton sort  
soit de suivre des traces  
quand j'expose mon corps  
à de plus tendres chasses ?

Et faut-il que comme armes  
tu ne manies que celles  
qui n'ont rien de tes charmes  
et me laissent pucelle ?

C'est moi ton Aphrodite  
qu'à jamais tu allèches,  
dont la chair interdite  
n'a connu que l'eau fraîche.

Et s'il importe aux dieux  
que ma beauté t'éclaire,  
qu'ils ôtent de tes yeux  
l'inopportune œillère.

Je veux être ta cible  
et ta profonde proie,  
et hurler l'indicible,  
étreinte contre toi.

...

Je veux que ma chair s'ouvre  
aux rigueurs de ton glaive  
et que ton corps me couvre,  
et que choir... nous élève.

Je veux que mon cœur s'offre  
à l'éclair le plus court  
et qu'il devienne un coffre  
où te garder toujours.

Les dieux nous ont élus  
pour incarner l'Amour.  
Je ne veux rien de plus  
que tes nuits et tes jours.

Mais l'impudique plaie  
qui dénude ton fauve  
davantage te plaît  
que ma peau saine et sauve.

Que n'es-tu mon vautour  
et ma peau ton repas ?  
Ne vois-tu comme atours  
que ceux que je n'ai pas ?

Que n'ai-je la vertu  
d'être une nymphe épiée  
et ne t'abaisses-tu  
quand je tombe à tes pieds ?

Faut-il que mes caresses  
n'épousent que tes ombres  
et que ma plainte cesse  
pour que rien ne t'encombre ?

## LÉNORE

Né du mur de ma chambre  
un corbeau se tient coi ;  
de janvier à décembre  
il demeure sans voix.

À moins que ce soit lui  
qui sans quitter la mort  
me réveille à minuit  
en disant : « Never more ! ».

Au clair de ma bougie  
son regard est au nord :  
est-ce là-bas que gît  
l'image de Lénore ?

Mais la flamme s'éteint  
sans que l'on ait soufflé,  
et c'est jusqu'au matin  
que je reste aveuglé.



## LE CORBEAU

Né du mur de ma chambre, un corbeau se tient coi,  
sur la haute étagère, entre mes livres lus ;  
et quoi que je demande, il oppose à ma voix  
le silence éternel de ceux qui ne sont plus.

Et bien que l'heure avance il reste sans bouger,  
à côté de l'horloge où le temps est moulu ;  
et quoique toujours là il demeure étranger,  
comme le dieu d'antan auquel on ne croit plus.

Mais quand je rêve assez pour quitter ce décor  
et que je revois celle que j'avais élue  
qui ôte son linceul et me désire encore,  
le corbeau me réveille en disant : « Jamais plus. »

J'ouvre alors les volets et lui montre les cieux  
où la brise l'attend et l'aube le salue,  
mais il ne bouge pas et referme les yeux,  
préférant à la vie le monde des reclus.

## L'AIGLE NOIR

C'était un aigle noir –  
qui se posa si près  
qu'on ne pouvait pas voir  
ce qui m'en séparait.

*« Tu te trompes de proie !  
dis-je à ce bec armé,  
à moins que tu me croies  
capable de t'aimer... »*

Je ne vis plus soudain  
que des lambeaux de brume  
tandis que sur ma main  
retombait une plume.

Mais que le ciel est gris  
lorsque je me réveille !  
Malgré tout je souris  
en croyant au soleil...

... non sans crainte qu'au soir  
aucun rêve n'afflue  
et que mon aigle noir  
ne vienne jamais plus.

## L'AIGLE GRIS

*Peut-être qu'on dira  
qu'il est de Barbara....*

*« Que viens-tu faire à terre ?  
dis-je à cet aigle gris,  
de quel profond mystère  
es-tu l'allégorie ? »*

La douleur était telle  
que je haïssais Dieu,  
quand un battement d'ailes  
me fit lever les yeux.

Et je le reconnus  
à sa façon d'aimer ;  
il m'était revenu  
d'un monde inanimé.

Affolant le cyprès  
l'oiseau n'avait pas peur  
et se posa si près  
que j'entendis son cœur.

Mais au lever du jour  
hélas il s'envola,  
préférant à l'amour  
la nuit de l'au-delà.

## L'AIGLE FIXE

La nuit était en cours  
quand il me décela :  
je revenais du jour  
et lui de l’Au-delà.

Il est encore en haut,  
entre ses ailes fixes,  
comme flottant sur l’eau  
d’un affluent du Styx.

Et c’est encore lui  
qui m’avait détenue,  
et dont l’œil avait lui  
en m’ayant mise a nu.

Il n’avait pas eu peur  
de mon âme cloîtrée,  
et c’est avec ampleur  
qu’il y était entré.

Mais la nuit est à court –  
tout autant que mon pas –  
et malgré tant d’amour  
il ne redescend pas.

## L'AIGLE NOIR - II

Un aigle noir épie, et de son aile pure  
fauche à la fois l'éclair et l'immobile blé.  
Et voilà qu'il affole aussi ma chevelure  
et se pose si près que mon cœur est ciblé.

De peur que mes cheveux n'aient l'allure d'un lièvre  
je les coiffe autrement, face à son bec armé ;  
quand il se met soudain à découdre ma lèvre  
à la façon d'un homme ayant toujours aimé.

Et prête désormais à demeurer sa proie,  
j'ose l'interroger avant qu'il ne m'achève :  
*« De quelle âme infinie es-tu le masque étroit,  
de quelle éternité es-tu la marque brève ? »*

Mais demeurant muet le voilà qui s'envole  
et m'abandonne vierge au bord de la raison ;  
ne sachant pas répondre il s'enfuit sans parole  
et laisse entre nous deux renaître l'horizon.

## LE REVENANT

Alors que je compose  
un portrait du passé,  
voici qu'un aigle pose,  
au clair de ma pensée.

Il est si près de moi  
que son aile me couvre,  
et si prêt à l'émoi  
que sa paupière s'ouvre.

Et je le reconnais  
au jeu de son regard ;  
c'est bien lui qui renaît –  
et non moi qui m'égare.

C'est bien lui qui revient  
du passé éternel  
et dont l'âme se tient  
ici entre deux ailes.

## L'AIGLE BLEU

Sa plaie n'était pas sans  
susciter ma douleur,  
et perdre autant de sang  
témoignait d'un grand cœur.

On ne vit ni archer  
ni quelque autre tireur  
mais un aigle touché,  
perdant de la hauteur.

Je priais de mon mieux  
les cieux de ce rapace  
pour que ses ailes bleues  
à jamais remuassent.

Affolant le cyprès  
– et la pénombre avec –  
il se posa si près  
que je sentis son bec.

Mais l'oiseau était mort,  
et ses ailes, défaites,  
ne remuaient encore  
qu'au gré de la tempête.

Bien qu'il fût d'une espèce  
allergique aux sanglots,  
je vis de la détresse  
au fond de ses yeux clos.

## L'AIGLE ROUGE

Il a l'air, dans la brume,  
d'un astre rougissant.  
Il est vrai que ses plumes  
ont pour encre son sang.

Et s'il se pose, lourd,  
au pied de son royaume,  
ce n'est certes pas pour  
picorer dans ma paume,

mais pour pondre une lune  
éclairant d'autres cieux.  
D'orbite peu commune,  
elle y éclipse Dieu.



## L'AIGLE-FEU

Un aigle était au bord  
et moi au fond du puits,  
quand ouvrant ses yeux d'or  
il éclaira ma nuit.

Quoi de plus sidérant  
que ces yeux qui brûlaient  
sans autres carburants  
que ceux du feu follet ?

J'avais le cœur étreint  
à la vue de ces flammes,  
car l'aigle était en train  
de consumer son âme.

Et quand il s'éteignit  
je ne vis rien descendre,  
car ce qui avait lui  
ne laissa pas de cendre.

## LE PHÉNIX

En quête d'autres cieux,  
ses ailes s'accélérent.  
Et voilà qu'il prend feu,  
transpercé par l'éclair.

Il n'est plus qu'une flamme  
entre chute et fumée,  
et son ultime gramme  
est bientôt consumé.

Mais vainqueur de la mort  
il renaît de ses cendres,  
et ses ailes sans bord  
l'empêchent de descendre.

## CIEL

Ni nuage ni vent  
au centre de l'azur  
mais un soleil – avant  
qu'il ne tombe, trop mûr.

Une étoile filante  
est morte d'être pure,  
alors qu'une plus lente  
esquisse une figure.

Et face à l'univers,  
qu'aucun dieu ne mesure,  
nos yeux se sont ouverts  
comme autant de blessures.

## URANUS

C'est quand je ferme l'œil que je te vois de près,  
toi qui vogues sans lune au-delà de l'Espace.  
Pour tout autre que moi tu n'es qu'un point qui passe  
et ton nom, Uranus, reste ton seul portrait.

Ignorant d'où tu viens et quel est ton secret,  
les faucons que je lance te prennent en chasse.  
Mais tu les rends si lourds et leurs ailes si lasses  
qu'ils ne t'échappent pas et te servent d'engrais.

Les âmes que je pleure et que revivre effraie  
sont aussi je le crains captives de ta masse,  
avant que d'autres deuils ne décuplent ta face  
et la teneur en âme de ton minerai.

...

Souviens-toi du lépreux dont la vie empirait  
et qui voulut un soir que je l'en délivrassse !  
Qu'as-tu fait de son âme, alors que sa carcasse  
incinérée pèse ici-bas dans un coffret ?

Et qu'as-tu fait de celle que je préférais  
à tout, et qui dut me quitter pour toi hélas ?  
Car depuis que mes jours sont privés de sa grâce  
je secoue vainement sa cendre et son portrait.

Qu'as-tu fait de tous ceux qui sont partis après  
et dont on cherche en vain l'immatérielle masse ?  
Mais j'ai beau t'implorer du haut de mes échasses  
ta course se poursuit sans halte ni arrêt.

Le lac et les roseaux désertent le marais  
et la seule ombre au sol est celle d'un rapace,  
avant que lui aussi ne me quitte et t'enlace  
- comme l'ont déjà fait les saules qui pleuraient.

Je vois que tout autour le Monde disparaît  
et que je reste seul au milieu de la place :  
toi que la pluie préfère et que l'éclair embrasse,  
tu viens de me ravir tout ce que j'admirais.

...

Est-ce à mon tour déjà ? Dois-je me tenir prêt  
au milieu de ta ronde éternelle et vorace ?  
C'est quand je ferme l'œil que ton orbite est basse  
et que ton corps gravite de plus en plus près.

Ô que ce rêve éclate avant qu'il ne soit vrai,  
avant qu'il ne me montre une autre de tes faces !  
Mais voyant qu'aucun pleur désormais ne t'efface,  
puisse l'œil qui t'a vu dormir encore après !